

L'inspiration religieuse de Marjan Zdziechowski *

par Czeslaw MILOSZ

C'était avant la guerre. Dans la salle voûtée de l'Université de Vilno, un vieillard, petit, ascétique, parlait. C'était le recteur Marjan Zdziechowski. Pour la plupart des jeunes, qui se mêlaient alors aux controverses passionnées entre l'extrême-gauche et l'extrême-droite, il n'était qu'un respectable vestige du passé. Pour moi et pour ceux de mon âge qui, dans les années 1930 à 1934, n'avaient d'yeux que pour les Amériques, le discours de ce vieillard paraissait à première vue aux antipodes des problèmes du jour, des dangers qui montaient, c'est-à-dire du communisme et du nationalisme. Zdziechowski nous faisait figure d'un triste illuminé. Il nous semblait que sa propension eschatologique, ses prophéties d'une catastrophe inévitable et terrible, entraînaient ses lecteurs et ses auditeurs dans les nuages.

Tel était le climat de l'époque. Il avait comme nous les yeux fixés sur l'avenir. Mais ses analyses, ses jugements, ses idées, allaient absolument à contre-courant des engouements des jeunes qui cherchaient le salut précisément dans le sens qu'il désignait, lui, comme l'œuvre de Satan. Ce qui était pour eux « l'aube d'un jour nouveau » était pour lui

* Texte rédigé à Varsovie pendant la guerre en 1943 après la mort de Marjan Zdziechowski et publié dans le recueil *Prywatne Obowiazki*, (Les devoirs privés), Paris, éd. Kultura, 1972. Dans un ouvrage récent, *Człowiek w srod skorpionow* (L'homme parmi les scorpions), Varsovie 1982, p. 74, Czeslaw Milosz a rappelé l'existence de ces pages qu'il avait consacrées à Zdziechowski : « J'ai gardé un grand souvenir de Zdziechowski en raison de sa droiture absolue. Pendant la guerre, quand se réalisa tout ce qu'il avait prophétiquement annoncé, j'écrivis un essai sur lui. Je perçus alors à quel point il était resté comme un étranger dans ma génération... Zdziechowski fut un homme exceptionnel en Pologne. Il ne cherchait pas seulement à produire une œuvre littéraire (cf. son étude « Schopenhauer et le pessimisme religieux »). Il y avait en lui quelque chose d'« oriental », une attitude *sans compromis*. Les hommes de ce type, qu'on ne saurait qualifier exactement du nom de philosophes, vivent toujours comme dans un milieu raréfié. On les affuble une fois pour toutes du titre de « spiritualistes » ou bien de « conservateurs » ; on les quitte avec un haussement d'épaules ou bien on leur pardonne tout, à cause de la dignité de leur parole. Ainsi le style de Zdziechowski a fait qu'on l'a enfermé dans son époque, une époque que, dans son livre *W obliczu konca* (Face à la fin), il avait estimée vouée à la destruction ».

« l'enfoncement dans la nuit ». Bien plus tard, et après avoir fait des expériences amères, certains de ceux-ci reviendront aux vérités que Zdziechowski prêchait et reconnaîtront le bien-fondé de ses réflexions. Mais c'est parce qu'alors le vent de l'histoire avait tourné.

Comme ce souvenir le montre, cette époque fut celle d'un conflit des générations. On nous avait enseigné comme une loi d'airain que les fils sont toujours en révolte contre les pères, qu'ils n'éprouvent que mépris pour leurs idées et leurs entreprises et que ce n'est que plus tard, quand ils seront à leur tour devenus des pères, quand ils auront reçu le même salaire d'incompréhension, qu'ils finiront par rendre justice au passé. Cette loi du conflit entre les générations est probablement une idée creuse mais, comme bien des idées creuses, elle est pendant un siècle ou deux acceptée comme un principe immuable de la nature. Cela n'empêche pas qu'une telle loi n'a aucun fondement. Ce qui est vrai, en revanche, c'est qu'il y a des moments de conflit entre les générations. Mais il n'y a pas de raison de supposer qu'il y ait entre les pères et les fils conflit toujours et partout. D'où proviennent ces moments de conflit ? On s'imaginait jusqu'à ces derniers temps que ce qui fut une vérité pour le grand-père ne peut plus être une vérité pour soi, que le petit-fils est forcément plus intelligent que le grand-père, non sans doute en mérite, mais par sa participation plus grande au mouvement de la civilisation. Le grand-père ne voyageait pas en avion. Il n'avait pas lu Lénine. Il ignorait le cinéma. Même à son moment le meilleur et le plus créatif, il n'avait pu avoir la même vivacité d'esprit et n'avait pu bénéficier des progrès de la science. Ses ouvrages, s'il en a laissés, méritent tout au plus de garnir nos bibliothèques.

En réalité, le problème du passé est un problème autrement sérieux. C'est le problème de la continuité des traditions et c'est le problème du critère de l'autorité. Les hommes qui croient qu'en quelques années le Décalogue peut changer sont ceux qui croient que le progrès des media et des formes est aussi le progrès de la vérité. Ils risquent d'avoir, non pas simplement en quelques années mais tous les ans, ou même tous les mois, à envisager une nouvelle réponse à l'énigme du monde. C'est ainsi que se multiplient les écoles, les courants, et l'analyse de ces événements fugaces requiert de nous autant d'effort que l'histoire des royaumes d'antan. Notre situation révèle une humanité qui n'est pas encore appréciée sur la base de ses orientations et des tendances globales, mais à l'aune de son agir immédiat ou des dernières idées. Elle est jugée non pas au vu de l'ensemble de son développement mais sur de petits segments et seulement au gré des courants intellectuels.

Pourrait-on imaginer que cette conviction du conflit entre les générations puisse laisser place à la conscience d'une continuité ? Il faudrait pour cela abandonner le mythe de l'évolution, selon lequel le progrès réalise l'effectuation de la vérité dans des conditions et suivant des formes toujours nouvelles. Mais le progrès ne se haussera jamais à la dimension d'une révélation nouvelle. Or la thèse de l'évolution est si enracinée dans l'esprit des masses qu'elle survivra même à l'effondrement de sa croyance dans le progrès. Elle ne disparaîtra que quand les

générations qui suivront auront admis certains principes sur lesquels il sera possible de se rencontrer.

L'exemple de Zdziechowski nous invite à des réflexions de ce genre. Cela mériterait une étude à part. Je voudrais ici seulement rendre à Zdziechowski ce que nous lui devons, régler la dette que les fils, plus précisément la « génération des enfants terribles », a contractée à son égard. Reconnaissons celle-ci sincèrement.

Primauté de l'éthique

Après vingt années, sa personnalité me paraît se distinguer par un trait rare, son manque complet de flagornerie à l'égard de la jeunesse. Pour les écrivains qui désirent se mettre en vedette et marquer leur importance, la flagornerie est devenue une règle de conduite. On peut d'ailleurs distinguer divers degrés de flagornerie. Le plus frappant de ces degrés est celui qui consiste, de la part de l'écrivain, à se soumettre aux courants politiques, à flatter les idées du jour soit de l'élite soit de la foule. C'est l'adaptation à la mode érigée en modèle de pensée. La mode, après 1918, c'était une foi imperturbable dans la paix perpétuelle sous l'égide de la Société des nations, avec les slogans enthousiasmants de l'autodétermination obtenue par la voie des réformes sociales dans une Europe unifiée, par la technique et par la démocratie. Les jeunes du groupe littéraire « Le Scamandre » proclamaient à grands cris chez nous leur foi en l'avenir. Zdziechowski, lui, condamnait sans hésiter le principe des autonomies nationales. Il y voyait une source d'abus et d'égoïsme de la part des groupes nationaux. En 1922, il écrivait : « Nous sommes une petite partie de l'Europe. Nous sommes liés à son destin. Nous sommes contaminés par les deux maladies semblables du communisme et du nationalisme. Nous sommes en train de sombrer avec elle dans cet esprit démoniaque. Nous n'allons pas vers l'abîme, nous y courons » (*Europe-Russie-Asie*)¹. Ceci veut dire que Zdziechowski ne se ralliait pas au catéchisme des bien-pensants. Il n'aura pas connu le cataclysme qui devait saisir l'Europe après les années quarante. Il ne l'a pas vu, mais il faut dire que la vision de ce cataclysme était en fait en lui depuis plusieurs années déjà.

Il faut distinguer deux aspects dans la pensée de Zdziechowski : le pessimisme religieux et le catastrophisme historiosophique. Je voudrais m'occuper pour le moment du premier.

Dire d'un écrivain qu'il est un écrivain catholique, ce n'est pas encore le caractériser comme écrivain. Car le catholicisme, même s'il se caractérise par son identité dogmatique, revêt toujours de nouvelles formes et propose de nouvelles lectures de lui-même. En rencontrant des milieux historiques différents, il engendre de nouvelles manières de comprendre le monde. Non seulement d'un siècle à l'autre le catholicisme diffère mais il existe entre des catholiques proches dans le temps d'énormes différences de « style religieux », selon l'élément qui

1. Cf. *Europe, Russie, Asie*, Vilno 1923, 334 pages.

domine en eux et ce que chacun met en avant particulièrement. Chesterton, par exemple, fut un catholique par sa ferveur pour les détails de la vie et par son enthousiasme à raconter des histoires. Zdziechowski le fut par sa conviction de l'intensité du mal et de ses menaces.

Se demander si le catholicisme est en soi pessimiste ou optimiste est une question indécidable, comme de savoir comment venaient se mêler dans la pensée de Zdziechowski des aspects aussi différents et même contradictoires. Le pessimisme et l'optimisme s'entrelaçaient en elle de manière inséparable. Chaque fois qu'il proférait une affirmation pessimiste sur l'homme, il la compensait par une contrepartie optimiste, et inversement. Pour certains penseurs, la vérité ne s'approfondit qu'en corrigeant une affirmation première. Ainsi apparaît ce qui permet de décider entre le pessimisme le plus noir et l'optimisme le plus gai. Évidemment, ce contraste n'est qu'une des façons d'approcher ce « style religieux », dont je parlais à l'instant. Pour comprendre le pessimisme de Zdziechowski, il faut connaître ses diverses nuances, sa structure intérieure.

Le « modernisme » de Zdziechowski

L'année 1885 fut une année très importante dans l'histoire du catholicisme. Le positivisme avait atteint en France son apogée et ce fut le commencement de son recul. Avant cette date, les catholiques fidèles se croyaient tenus de déclarer que « la religion ne peut s'accorder avec les idées modernes et qu'il faut choisir entre elle et la science »². C'est à peu près à cette date que le conflit entre l'Église et la science commence à s'atténuer et à s'affaiblir. Si je m'en remets à Parodi, on peut décrire les principales manifestations de ce conflit qui a provoqué de si grands changements dans la pensée et qui nous a marqués jusqu'à aujourd'hui³. Le mouvement religieux a commencé par des sympathies purement esthétiques pour le sentiment religieux, par l'affirmation de l'égalité en droit de tous les sentiments, y compris le sentiment religieux ; ce mouvement fut l'effet d'un accroissement du sens artistique. Dans la ligne du slogan « tout sentir, tout comprendre », il y a eu un retour à la naïveté de la foi, aux primitifs, à la beauté des rites religieux. De nombreuses conversions se sont produites à cette époque chez les poètes, les peintres et les musiciens. La dialectique apparut comme quelque chose de simpliste, rendant mal compte de la complexité de la culture. En même temps, la bourgeoisie et le clergé virent dans la religion le meilleur antidote contre le socialisme, contre l'anarchisme et contre le spectre de la révolution. Ainsi les écrivains, même s'ils ne retrouvaient pas la foi sincère et véritable, invitaient du moins à

2. Dominique Parodi, « Le problème religieux dans la pensée contemporaine » dans *Revue de métaphysique et de morale*, 21 (1913), pp. 511-523.

3. *Ibid.*, p 515.

conserver les rites et à en respecter les formes religieuses⁴. Comme les gestes transforment l'acteur qui joue son rôle, on passa ainsi, comme le dit Brunetière, « du geste au sentiment et du sentiment à la foi ».

La science elle-même vint à la rescousse, dans deux de ses disciplines les plus jeunes alors en plein essor, la psychologie et la sociologie. La psychologie accepta la survivance du religieux comme un fait indéniable et William James exerça une forte influence en affirmant la normalité de cette survivance. Selon lui, on reconnaît la normalité à l'efficacité pratique qui est l'aboutissement de l'effort, et c'est l'élément religieux qui en est dans l'homme l'expression parfaite, réalisant l'harmonie qui manque là où le religieux est absent. Durkheim a reconnu aussi la religion comme un fait sociologique et il lui a attribué une grande importance dans le développement des sociétés. Selon lui, la philosophie a contribué à la disparition de la conception mécanique du monde. En soumettant à l'analyse la pensée scientifique, elle a découvert que nos hypothèses scientifiques en venaient à s'éloigner du monde des phénomènes — ce dont plus tard Bergson a tiré des conclusions extrêmes. Enfin Renouvier, dans son *Essai sur le jugement logique*, a distingué en chaque jugement un acte d'*attention*, c'est-à-dire de choix, et un effort de volonté. Étant donné qu'on ne peut accéder au tout, nous nous en remettons à un principe premier et plus général, car c'est ainsi que nous voulons. Même la confiance que nous accordons à l'intelligence suppose un acte volontaire, une affirmation du postulat de son utilité comme instrument. « A partir de là, en dehors de la science mais aussi dans le registre même de la science, une place s'est trouvée ouverte pour la foi »⁵. De là est née la tendance naturelle à se fonder sur l'intuition pour entendre les « voix du cœur ».

Ce grand débat est apparu comme une défense de l'irrationnel. Il a eu lieu au cours des années de jeunesse de Zdziechowski et ne pouvait lui rester étranger. Mais si on lit attentivement ces écrits, on est plutôt enclin à penser que cette discussion fut plus tardive et que le point véritable à partir duquel se fixa sa position religieuse fut le problème du rapport entre la foi et l'intelligence, débat antérieur à la crise de 1885. Zdziechowski ne restreignait pas le primat de l'intelligence. Il n'a pas eu le soupçon de l'existence entre elles de labyrinthes cachés. Pour lui, le sentiment et la foi, d'une part, et l'intelligence d'autre part constituaient deux réalités bien distinctes, et entrant nécessairement en conflit. L'opposition était chez lui d'autant plus forte que la thèse scolastique, admise par les catholiques de cette époque, selon laquelle Dieu peut être connu par l'intelligence, ne lui était d'aucun secours. Et de là venait la source du conflit. La notion de l'intelligence qui avait cours au XIX^e siècle était si distante de celle des scolastiques que le choc de ces deux notions complètement différentes produisait un chassé-croisé insoluble. C'est ce que Zdziechowski percevait avec netteté : « A

4. *Ibid.*, pp. 516-517.

5. *Ibid.*, pp. 523-525.

mesure que les années passaient, et plus je m'engageai dans la vie et dans le monde, plus je me rendis compte avec clarté et douleur que ce monde, si on veut l'embrasser comme une entité par la pensée, est sans ordre ni intelligence, et non pas, comme on nous l'enseigne, une œuvre de l'intelligence. Il n'est pas sorti des mains de Dieu. « Il n'y a pas de Dieu », proclament à voix haute la nature et l'histoire... Mais cette voix se dissout devant le chant des Psaumes et des Hymnes et devant cette grande confession éternelle qui jaillit du plus profond abîme de l'esprit, « comme assoiffée, telle est l'âme de l'homme en dehors de Dieu. » Dieu existe. Mais l'existence de Dieu dépasse la pensée, qui est toute occupée par le monde extérieur : c'est un *miracle*. « Le monde est irrationnel et Dieu vient le sauver »⁶. Et ailleurs : « Les réflexions sur le problème de la religion m'ont mené toujours davantage et me conduisent aujourd'hui encore vers cette conclusion que la foi est un viol de l'intelligence. Aussi ce qui se passe dans le monde témoigne d'une voix forte et crie contre Dieu »⁷.

Maintenant permettons-nous une certaine comparaison. Prenons le livre d'un contemporain, un athée célèbre, le professeur Baudoin de Courtenay⁸. S'il y a des athées qui sont en fait des religieux contre eux-mêmes, Baudoin de Courtenay fut certainement un de ceux-là. Sa confession publique demeure un document troublant. Dans cette confession se dévoile une personnalité violente et sincère, sans compromis : « Je vois dans le monde, écrit-il, tant de mal, tant d'injustice, tant de cruauté que je ne peux charger de responsabilité non seulement le juste mais aussi le Père bon et miséricordieux. Le renvoi des fautes commises par les brutes humaines sur le créateur et la providence représente quelque chose de commode, certes, mais en même temps d'irréfléchi et d'immoral »⁹. « La vilaine bête humaine projette sur un Dieu créé à son image et à sa ressemblance ses cruels et sadiques instincts, afin de recourir en même temps à ce Dieu dont elle a besoin, un Dieu non pas seulement juste, mais encore miséricordieux. L'homme qui se permet une pareille chose, est un criminel, et Dieu est adoré précisément parce qu'il est le Dieu de vengeance »¹⁰.

Entre la façon de s'exprimer de Zdziechowski et celle de Courtenay, y a-t-il similitude ? Assurément, car au fond, c'est la même conviction à savoir que la foi est inintelligible, ou plus exactement qu'elle est inconciliable avec le sentiment esthétique. « Car, enfin, Dieu est amour, d'où vient donc la souffrance et le mal, se demande Zdziechowski ? On nous dit qu'il nous est venu par la faute de nos premiers parents. Une telle réponse est une gifle à notre sens moral »¹¹.

6. *Le pessimisme, le romantisme et les fondements du christianisme*, Cracovie 1915.

7. *O okrucienstwie*.

8. *Moj stosunek do Kosciola*, Varsovie 1924.

9. *Ibid.*

10. *Ibid.*

11. Cf *Europe, Asie, Russie*, Vilno 1923.

Là, cependant, où Courtenay voyait une nuit sans fin, Zdziechowski apercevait la lumière de l'espérance. Pour lui, Dieu est *miracle*. Son existence n'atteste ni la nature aveugle et sans pitié ni la voix intérieure. Il faut avoir du cœur. Nous touchons ici à une certaine parenté de Zdziechowski avec le modernisme. Cette parenté, il la ressentait intensément et c'est pourquoi il s'employa à défendre les modernistes contre une condamnation trop sévère et trop abrupte.

En 1909, parut à Paris le livre de A. Leclère, *Pragmatisme, modernisme, protestantisme*, qui contient une critique radicale du modernisme. L'auteur condamne les penseurs catholiques qui, sous l'influence de William James, ont oublié que la foi est un acte de la raison et, pour se sauver devant la tentation du positivisme, sont tombés dans le mysticisme de la religion du cœur. Ces penseurs sont des « sentimentaux » : ils présentent comme la base la plus profonde de la religion ce qui est le point le plus obscur de l'âme, le moins connu, le plus caché en son subconscient. Ils sont « sentimentaux » en ceci qu'ils exaltent dans la religion les racines de l'expérience personnelle¹². Aujourd'hui, nous donnons raison à cette critique sévère, car nous avons vu les derniers aboutissements de l'irrationalisme. Mais en ce qui concerne Zdziechowski, aussi bien que pour de nombreux catholiques clairvoyants, le problème ne se présentait pas alors de façon si simple. Zdziechowski était en désaccord avec Leclère. S'il ne rejetait pas ouvertement la doctrine de l'Église, il voulut en tous cas souligner les mérites du modernisme comme approfondissement de la vie religieuse et il accorda sa sympathie aux modernistes les plus représentatifs du mouvement comme Loisy et Tyrrell.

Zdziechowski a abordé ces problèmes en vue de faire place dans le domaine de la foi catholique à un pessimisme absolu et désespéré, qu'il rattachait lui-même à la philosophie de l'Orient, et indirectement à Schopenhauer. Ce n'est pas seulement la vision de la nature, cruelle et indifférente, qui provoquait en lui une aversion et un sentiment de l'inanité de toutes choses. C'est lorsque l'on pénètre en soi que l'on perçoit les éléments qui relient ce soi à la nature. Si l'on reconnaît la dimension biologique du soi, celui-ci apparaît comme n'étant rien d'autre qu'un champ de pulsions et de désirs. Étant enraciné dans la nature, il est voué à chaque instant aux actions les plus basses et les plus viles et il se les présente à soi-même comme étant le beau et le bien. L'Orient et Schopenhauer, qui a suivi l'Orient, invitent le soi à se mettre sur une voie de purification en tuant en soi la volonté de vie. Zdziechowski n'est pas allé si loin, mais la voix inquiète, la voix du divin qu'il entendait en lui, une voix d'espoir contre tout espoir, prenait la forme d'un appel au miracle. Si on fait un pas de plus, on pourrait lui demander, comme le faisaient les catholiques qui combattaient les modernistes : qu'est-ce qui nous autorise à nous en remettre à une telle voix ? Si le monde repose sur le mal, et si nous sommes nous-mêmes

12. *Le pessimisme, le romantisme et les fondements du christianisme*, Cracovie 1915.

entièrement contaminés et nous mentant sans cesse à nous-mêmes, avons-nous le droit de croire que la voix que nous entendons en nous, et toute notre expérience intérieure, n'est pas également marquée par le mensonge ? N'est-ce pas une tâche très risquée de vouloir sauver la religion en faisant appel aux forces qui surgissent de l'obscurité et sur le fond desquelles chaque humain vient à l'existence ? Est-ce qu'un certain ordre imposé par la raison n'est pas préférable aux poussées de l'inconscient ? Zdziechowski ne l'a pas cru car, s'il l'avait cru, il n'aurait pas pu professer sa défense de l'irrationnel. N'aurait-il pas dû admettre qu'entre deux maux, l'intelligence hésitante et source d'erreur est le moindre et qu'elle nous trompe en définitive moins que le cœur fervent mais mensonger ? Mais pour lui c'eût été là sombrer dans l'abîme.

Influence de la religiosité russe

Peut-être est-ce une autre influence qui a pesé ici sur lui, celle de la religiosité russe. Je pense que, dans la culture polonaise, ceux qui ont le mieux perçu le danger de l'Orient sont ceux qui ont porté l'Orient en eux-mêmes, ceux pour lesquels l'« âme russe » n'est ni un mot creux ni une simplification ridicule. Pour savoir ce qu'est l'« âme russe », pour en avoir eu l'intuition, il faut en avoir payé le prix : il faut en avoir, au moins en partie, subi la tentation.

Zdziechowski possédait cette intuition à un très haut degré. On est en droit de penser qu'il avait subi à plus d'un titre l'enchantement du christianisme oriental, ce que son dernier ouvrage est venu confirmer. Ce n'est pas pour rien qu'il avait fait des études russes ; ce n'est pas pour rien qu'il avait un culte sincère pour les philosophes mystiques russes, pour Troubetskoï, pour Soloviev. Il n'y a peut-être pas lieu de parler tellement d'influence, mais de coïncidence des idées procédant d'une intime parenté. Nulle part le conflit entre le monde mauvais et le Dieu bon n'a pris des formes aussi extrêmes que dans le christianisme oriental.

Comme Bohumil Jassinovski l'a montré¹³, l'esprit de la gnose a toujours imprégné la pensée religieuse russe. On peut le constater non seulement chez les sectes d'avant la révolution mais également chez Soloviev et Berdiaev. L'apparition d'un abîme entre Dieu et le monde « qui n'est pas sorti de la main de Dieu » commence avec la doctrine gnostique qui introduit une hiérarchie dans la divinité. Le monde est mauvais, car il est l'œuvre d'un démiurge inférieur. Selon Soloviev, il est issu d'une séparation de l'âme du monde à partir de la Bonté et de la Sagesse divines. L'« âme du monde » serait ainsi comme l'élément inférieur de la divinité. Elle garde l'envie de se fondre avec l'Un. « Nous pouvons, nous avons le droit, et même le devoir, de croire que du point de vue de l'ordre général du monde éternel, du point de vue de l'idée supérieure qui dirige le monde et qui est pour nous inaccessible, tout ce qui se passe au cœur de cette âme du monde séparée a une

13. Bohumil Jassinovski, *Wschodnie chrzescijanstwo a Rosja*, Vilno 1933.

signification plus profonde »¹⁴. Bien qu'il en soit ainsi, nous n'arriverons jamais à découvrir cette signification, car Dieu est incommensurable au monde et même l'esprit éclairé par la grâce est incapable de s'approcher de lui pour connaître ses qualités. En même temps, la souffrance prend une dimension cosmique : elle cesse d'être la manière humaine d'être au monde — humaine car seul l'homme peut peser ce qu'est la souffrance et souffrir à cause de la souffrance qu'il observe autour de lui. La mise en procès de l'existence embrasse la souffrance de la fourmi écrasée par le talon de l'homme aussi bien que les souffrances humaines et celles des microbes et les injustices sociales. Ce constat peut engendrer le désespoir, car nous ne pouvons faire le moindre mouvement, accomplir la moindre action sans faire souffrir d'autres êtres. L'altruisme parfait conduirait donc au suicide bien qu'on ne sache pas ce que peuvent penser alors les cellules de notre organisme.

Il est évident que Zdzichowski n'a jamais conseillé ni le suicide ni le nirvana. Les théologiens russes non plus. Mais pour ceux-ci, comme par exemple Soloviev, le Christ était aussi un principe cosmique. Non seulement il est le rédempteur de l'humanité mais il est celui de tout être, y compris de la mouche et de la fourmi.

Zdzichowski a donc voulu insuffler dans le catholicisme les influences de cette philosophie pessimiste. Lors de son audience chez le pape Pie X, il défendit les effets bienfaisants de celle-ci car, « grâce à elle, dit-il, nous percevons de manière plus aiguë la vision chrétienne du monde » : ce que nous faisons dans la prière quotidienne en désignant la terre comme une « vallée de larmes »¹⁵.

A la recherche d'une issue entre modernistes et néothomistes

Dans le grand débat qui s'est produit sur le modernisme, l'Église, par l'encyclique *Pascendi*, a condamné ceux qui entendaient enraciner la philosophie catholique dans l'héritage de Kant. Elle a affirmé avec force que l'immanentisme post-kantien, le subjectivisme et l'agnosticisme ne peuvent se concilier avec sa doctrine et elle a proposé comme base de la métaphysique catholique la philosophie scolastique. Elle a ainsi fixé une limite aux tentatives de conciliation de la foi avec la philosophie, qui se multipliaient à l'époque. Jusqu'à ce moment, la possibilité était restée ouverte aussi bien pour ceux qui puisaient des arguments contre les scolastiques dans la nouvelle théorie de la connaissance que pour ceux qui, comme Zdzichowski, cherchaient à se rapprocher de Kant en s'appuyant sur Schopenhauer et la philosophie de l'Orient.

Au regard des idées de l'époque 1918-1939, Zdzichowski apparaît comme foncièrement anachronique. Ce qui chez lui paraît le plus anachronique de tout est sa réflexion sur la « douleur de l'existence ». Il exprimait celle-ci en des termes étrangers aux nouvelles générations, qui paraissaient à celles-ci nébuleux et éloignés de toute mesure pour

14. Cf. *Europe, Russie, Asie*, Vilno 1923.

15. Cf. *Europe, Russie, Asie*, Vilno 1923.

approcher réellement les grands problèmes. Ce qui maintient éloigné de lui et aussi ce qui nous séparait des *Hymnes* de Kasprovitch, de *Pourriture* de Behrend ou bien des ouvrages de Thaddée Mitsinski. Il ne serait pas aisé de définir cela brièvement. Bien que plus lisible que les auteurs de la « Jeune Pologne », il partageait leur agressivité. Il semblait convaincu comme eux que les mots que nous employons correspondent toujours à la réalité et que les « problèmes » traités abstraitement sont effectifs. La poésie de la « Jeune Pologne » fut très médiocre. On y employait par exemple des mots tels qu'« esprit » ou « Dieu » comme les mots concrets, « la table » ou « le saule ». Et en disant « table » ou « saule », on supposait que ces mots suffiraient à évoquer aussitôt une « table rouge » ou un « saule couvert de fleurs ». Si on transfère ces traits de style dans le domaine de la pensée, on peut comprendre pourquoi ces générations ont usé avec une telle naïveté d'idées comme celles d'Absolu, d'Elan vital ou d'âme nue. De même Zdziechowski ne faisait jamais toucher du doigt les réalités dont il parlait : il voyageait sur l'océan des « grandes idées », recueillait puis examinait les thèses des philosophes comme s'il s'agissait de formations indépendantes du lieu et du temps. Quand il se présenta ainsi devant les auditoires de jeunes après la Première Guerre mondiale, ce fut la principale cause de divergences avec eux. La jeunesse voulait un tout autre mode de pensée qui, selon elle, serait plus adapté et plus vivant. La jeunesse fut alors attirée par le nationalisme et par le communisme, car le nationalisme tirait ses slogans de la loi prétendument immuable de la lutte pour la vie, et le communisme ramenait le problème de la vérité à la modification des structures économiques.

Zdziechowski ne sortait pas de la dialectique des idées et il ne rattachait pas ses propres idées à ces nouvelles théories auxquelles les jeunes s'attachaient comme à une chose très importante et réelle. S'il avait fait ainsi, sa pensée aurait pu aisément acquérir le crédit qu'a atteint par exemple celle de Berdiaev. Mais il considérait les changements historiques comme des déviations par rapport à un certain modèle préétabli : il cherchait à établir ce modèle en se fondant sur la conscience chrétienne. Non seulement il rejetait l'idée qu'un tel modèle pourrait ne pas exister, mais il ne voulait pas admettre qu'on puisse saisir ce modèle sous des formes sans cesse changeantes, sous le revêtement de styles différant entre eux du tout au tout.

Le catholicisme néothomiste de l'entre-deux guerres de certains milieux littéraires et politiques allait de pair avec une répugnance fréquente à l'égard du vague des réflexions sur le sens de l'existence, qui demeuraient étrangères à la métaphysique. Il correspondait à un désir d'approche des réalités terrestres. Même les questions religieuses n'étaient posées qu'à partir de l'organisation de la vie sociale, de la relation entre l'individu et la collectivité. Particulièrement en Pologne où le sentiment religieux prend rarement comme point de départ l'intériorité, mais le plus souvent naît de l'inquiétude politique, cette tendance atteignait une grande ampleur. Le majorité des catholiques qui se réclamaient de saint Thomas défendaient le catholicisme en

recourant à des conceptions politiquement sociales, en appelant la venue d'un « nouveau Moyen Âge », qui ne se réaliserait qu'à partir de la vision catholique du monde.

Le problème religieux s'en trouva absolument inversé : on demandait aux situations extérieures de former la foi intérieure, sur laquelle personne n'avait le courage de se pencher. Rien d'étonnant donc à ce que des catholiques en soient venus à concilier saint Thomas avec des idées empruntées au fascisme. Ne percevant pas la dimension des questions qui se posaient, leur catholicisme devint une fiction apte à se plier à leurs fins politiques. La conception malléable et factice de la vérité, que les modernistes avaient faite leur, se retrouve ici, sous une forme beaucoup plus vulgaire. On ne peut faire ce reproche aux thomistes français. Cependant même les écrits de ces derniers sont marqués par une faiblesse du point de vue de la métaphysique, laquelle en fin de compte, est le signe de la vie de la religion. Un ensemble clos de propositions tirées de la Somme théologique leur apparaissait comme un antidote merveilleux leur évitant de s'engager dans un combat ouvert pour la défense des mystères. Ils érigeaient une quantité innombrable de distinctions subtiles comme une muraille commode entre l'homme et l'existence nue, si l'on peut s'exprimer ainsi.

Des scolastiques qualifiés purent ainsi miser sur le goût de leurs contemporains pour une terminologie précise et captiver leur attention par la terminologie dont ils disposaient. En outre, ayant parfaitement conscience des variables historiques, ils purent faire face à l'historicisme en le ramenant à leurs propres fins. Ce catholicisme, vigoureux et intellectuel, tourné vers l'humain plus que vers le cosmos en général, était celui qui convenait alors pour les esprits, qui étaient très éloignés des problèmes de l'Âme du monde, de l'Absolu, d'Ormuzd et Ahriman.

Le prix qu'il a fallu payer pour le retour de l'esprit du modernisme ne fut-il pas trop élevé ? Cet appel, ce désir, cette inquiétude a une valeur s'il en fut, si ce que nous mettons sous le nom de religion a une valeur. Si l'on n'est pas d'accord avec Zdziechowski, si l'on n'admet pas que c'est notre voix intérieure seule, et non tout le savoir que nous avons sur ce monde, qui nous ouvre la porte du ciel, cela ne signifie pas encore que cette voix intérieure puisse être congédiée pour être remplacée simplement par les syllogismes qui permettent de prouver l'existence de Dieu. Quoi qu'il en soit, les derniers penseurs religieux ont été les modernistes et leurs sympathisants comme Zdziechowski, et non pas les philosophes catholiques qui sont venus en nombre après eux pour prendre leur relève. Ils furent très précisément des penseurs qui cherchaient à donner un sens à la religion. Être là sous le ciel étoilé ou bien s'éprendre de pitié pour les souffrances d'une mouche, voilà une expérience qui fut à l'origine de toutes les croyances et de tous les rites, tandis que la pensée de saint Thomas est une voie pour conjurer l'angoisse métaphysique.

Signification de la quête religieuse de Zdziechowski

Pour en revenir à Zdziechowski, après tant de strates de lecture imposées par le temps ou par les préjugés, il faut percevoir qu'il y avait chez lui une angoisse mystique d'une rare intensité. Il est naturel de se demander aussitôt ce que celle-ci signifiait et si elle ne résultait pas des conditions de l'époque dans laquelle il vécut, de ses idées et du langage utilisé en son temps. Or j'ose affirmer que tel n'est pas le cas. Si on laisse de côté les défauts qui tiennent au style de son époque, il restera pour nous ce désespéré, ce solitaire devant Dieu, dominant ce monde «acheiropoiète». Il ne reste pas pour nous simplement comme un témoin de son époque ; il est plutôt le témoin de certaines questions éternelles, de ces questions qui sont aujourd'hui dissimulées par la retenue et par les limites de nos moyens d'expression.

J'ai comparé deux formes de catholicisme : la « moderniste », qui avait ouvert la porte aux doutes qui ont hanté Zdziechowski. Et la « néothomiste », qui a voulu congédier ces inquiétudes par la recherche de la précision dans les termes et s'est souciée plus volontiers de l'homme que de l'existence en général. On discerne ici l'inconséquence de cette attitude. Car si j'ai rattaché la religiosité particulière de Zdziechowski à un goût dépassé pour les formules nébuleuses et grandiloquentes et à une *bogo-iskatelstvo* (recherche de Dieu) révolue, il demeurera toujours que ce type de religiosité a quelque chose d'éternel, de respectable, de supérieur même à la quête de Dieu des thomistes fiers de leur intelligence !

Cependant autres sont les éléments stables de la nature humaine et autres les méthodes retenues à telle ou telle époque. L'histoire nous instruit beaucoup. Néanmoins je considère que tout ne vient pas d'elle. Par exemple, la « recherche de l'absolu » est une détermination humaine qui s'est imposée depuis l'antiquité, mais qui à chaque instant demeure toujours nouvelle. Mais c'est une détermination qui s'est fixée dans un certain « style ». Même si on rejette ce « style » et si on classe cette question parmi les questions dépassées, cela ne permet pas de nier la nécessité même qui s'est imposée de cette façon et peut s'imposer sous différentes formes du fait des changements, qui cependant ne sont pas tels que puisse disparaître cette nécessité.

On peut mettre en doute l'affirmation de Zdziechowski qu'une voix intérieure nous signifie avec évidence l'existence de Dieu. Car cette même voix intérieure est aussi à l'origine d'une religion sans divinité comme le bouddhisme et à l'origine de l'athéisme religieux, comme il en fut pour Baudoin de Courtenay. Et pourtant cette soif métaphysique qui sourd avec une telle énergie des écrits de Zdziechowski est une chose réelle et durable, et pas simplement une curiosité historique. Toute la difficulté consiste en ce qu'en la désignant, nous l'appelons du nom qui lui était donné en son temps, un nom philosophique de l'époque. Ce qui chez Zdziechowski était donné comme une particule idéale de l'âme humaine qui soupire vers Dieu (ou : qui défaille dans son attente de Dieu) sera décrit par Stanislas Ignace Witkiewicz,

qui appartient à la génération suivante, sous le nom de sentiment métaphysique d'«étrangeté» de l'existence. Ce dernier alors n'aura plus son lieu d'éclosion dans la religion mais dans la littérature et dans des investigations de caractère ontologique.

J'ai mentionné la possibilité de rencontre des générations sur la base de principes acceptés en commun. C'est pour cela que j'essaie d'aller au-delà de ce qui chez Zdziechowski était passager et peut apparaître comme un défaut hérité de l'idéalisme des romantiques allemands ou des mystiques russes. Zdziechowski, c'est le sentiment religieux dans sa nudité pure (à moins que nous arrivions à le désigner autrement). Zdziechowski c'est également le refus de tout compromis au plan éthique : pour lui le mal ne peut en aucun cas être justifié, il ne peut jamais être mis au service des causes même les plus élevées. Zdziechowski, c'est un regard jeté sur la frontière absolue qui sépare le bien du mal. Et c'est une chose très rare, à une époque de relativisme généralisé.

Peut-être les catholiques de formation plus récente ont-ils réfléchi depuis sur l'essence du mal. Peut-être se sont-ils posé cette question en lisant la *Prima Pars* de la *Somme* et en se demandant «si Dieu est identique à son essence ou à sa nature ? » Peut-être. Il arrive cependant qu'un aspect d'une doctrine en vienne à être introduit comme un complément nécessaire de celle-ci bien que la perception qui l'a suscité ait disparu. Le soupçon s'éveille en moi qu'il a dû se passer quelque chose de semblable dans la métaphysique catholique. Tandis que le catholicisme déployait tous ses efforts à penser les réalités terrestres, les auteurs orthodoxes perdaient le goût de pénétrer le terrain sur lequel on est toujours menacé par l'hérésie. La génération des modernistes fut la dernière à garder cette audace. Jacques Maritain fut sans aucun doute un philosophe remarquable et ses efforts pour rendre saint Thomas proche de nous ont été réels dans le domaine de l'esthétique, de l'éthique et dans le domaine social. Mais il n'a pas été jusque là car, même avec le meilleur appareil conceptuel, celui-ci ne pouvait que tourner à vide dès là que l'impulsion qui met en mouvement l'imagination de l'homme moderne en restait absente.

En Pologne, au cours des vingt années entre les deux guerres, il n'y a pas eu parmi les catholiques orthodoxes un seul auteur qui ait écrit un livre « religieux » — j'emploie le mot « religieux » dans le sens où nous l'employons quand nous parlons de Pascal ou du cardinal Newman. Si nous voulons rencontrer le « courant métaphysique » vivant, il faut se tourner vers les auteurs qui se trouvaient soit en dehors de l'influence du catholicisme, soit en dehors de toute religion. Zdziechowski qui a vécu la période des vingt années entre les deux guerres avec une foi intensément personnelle, et non pas avec une foi par procuration, fut la seule exception. Il est un exemple de cette rectitude intérieure, qui fut à cette époque l'apanage soit des athées passionnés soit des croyants qui espèrent contre toute espérance.